

## ***VOIR AUTREMENT LE MONDE***

*par Andreu Solé*

Le nouveau millénaire débute sur un extraordinaire paradoxe. Les hommes modernes, pour qui la liberté est un impératif majeur, sont en train de se convaincre - de décider - qu'ils ne sont pas libres. Partout sur la planète, dirigeants politiques et économiques, experts, mass médias expliquent que les contraintes (technologiques et économiques en particulier) sont telles, que, pour la première fois de son histoire, un seul chemin s'offre à l'ensemble de l'humanité.

L'absence d'alternative crédible ne confirme-t-elle pas le caractère inéluctable du processus en cours ? Solliciter des dispositifs de "régulation", exiger des politiques de "contrôle", n'est-ce pas renforcer l'idée qu'il s'agit d'une réalité qui s'impose aux humains ? La conviction qu'il ne reste plus aux humains qu'à être réalistes, c'est-à-dire s'adapter à la réalité du monde en marche, l'emporte.

Que signifie la "*servitude volontaire*"<sup>1</sup> que constitue ce qu'il est convenu d'appeler la mondialisation ? La réflexion et le débat proposés s'appuient sur l'examen critique de deux évidences : les notions de monde et de réalité. Les implications de cette étude sont philosophiques et politiques.

### **Nos possibles, nos impossibles**

Afin de tenter de faire ressentir - physiquement - l'idée de base de la théorie de l'homme et du monde sur laquelle ont débouché nos travaux de recherche,<sup>2</sup> nous proposons un petit détour par une expérience de la vie quotidienne.

Que faut-il faire pour conduire - normalement - une voiture ? Considérons la situation suivante : au moment précis où nous traversons - au vert - un carrefour, nous imaginons qu'un automobiliste grille soudain le rouge, nous percute et projette la voiture sur un groupe de piétons sur le trottoir. N'est-il pas toujours *possible* qu'un automobiliste grille le rouge lorsque nous passons au vert ? Engagés dans une longue descente, nous nous disons que nos freins peuvent lâcher tout à coup, et nous ne pouvons pas nous empêcher de voir la voiture s'écraser, exploser contre le mur qui fait l'angle au bas de la côte. N'est-il pas toujours *possible* que les freins lâchent ? Nous sommes sur l'autoroute : au moment où - geste réflexe - nous regardons le compteur indiquant 130 km/h, nous imaginons qu'un pneu éclate et nous voyons la voiture devenir folle. N'est-il pas, toujours *possible*, que - même neuf - un pneu éclate ? Ainsi donc, pour conduire dans des conditions d'attention et de confiance pouvant être qualifiées de normales, il faut - impérativement - se "cacher" des *possibles* ou, dit autrement, se créer des *impossibles* : *impossible* qu'une voiture grille le rouge lorsque je passe au vert, que mes freins lâchent, qu'un pneu éclate, ... Des personnes, en particulier après un grave accident de circulation, se font soigner parce qu'elles n'arrivent pas à se "cacher" les *possibles* qui tétanisent.

D'où la question générale : quels sont nos *possibles*, nos *impossibles* ?

### **L'imagination créatrice de monde**

Une image s'impose : comme ils respirent - sans arrêt, sans s'en rendre compte - les humains se créent et se transmettent des *possibles* et des *impossibles*. Un *possible* est un événement pouvant se produire (ce qui ne veut pas dire probable). Un *impossible* est un événement exclu. Le phénomène de création et de transmission de *possibles* et d'*impossibles* est un processus essentiellement non conscient (nous ne disons pas inconscient). Nos *possibles* et *impossibles* sont notre point aveugle : ils précèdent la conscience, la réflexion, la volonté. Comme nous ne les voyons pas, nous ne les interrogeons pas. Ce sont nos présupposés, nos préjugés,

nos évidences.

Pour l'homme moderne, il est, par exemple, *impossible* de ne pas désirer le changement ; le statu quo est pour lui un *impossible* élémentaire ininterrogeable. Comme on le sait, pour les sociétés dites traditionnelles, le changement est, au contraire, inconcevable, inimaginable, indésirable (*impossible*).

L'homme est-il, peut-il être rationnel ? Par exemple, il ne peut pas voler, mais un *possible* s'est emparé de lui (il doit être *possible* de voler); il s'est imaginé volant, il a inventé et mis au point des montgolfières, des avions, des fusées, des stations orbitales. Il a aussi imaginé et construit Auschwitz, le goulag. Cette capacité à se créer en permanence des *possibles* et des *impossibles* qui est propre à l'humain, nous l'appelons imagination créatrice de monde. Cette imagination qui se nourrit d'elle-même, qui travaille en boucle, est une faculté fascinante et effrayante. L'homme n'est ni rationnel, ni raisonnable. C'est - pour le meilleur et pour le pire - un animal " imagineur ".<sup>3</sup>

Telles sont, trop schématiquement résumées, les grandes lignes de la théorie de l'homme et du monde à laquelle nous sommes arrivés.

### **La dissolution du monde**

" C'est beau ! Quels artistes ! " Explicites ou implicites, ces réactions furent celles des visiteurs face au spectacle intégré à une exposition qui se tint, il y a quelques années, au parc de la Villette à Paris. Accroupies sur leurs talons, deux " Indiennes ", prenaient - selon un rythme lent, régulier, envoûtant - de petites poignées de sable (de couleur) et laissaient filer les grains, de manière très contrôlée, entre leurs doigts. Elles dessinaient avec du sable. Il nous est *impossible* de ne pas regarder les éphémères peintures de sable navajos comme des oeuvres d'art, ce qui, du point de vue de la civilisation navajo, est un non-sens total. Les idées de beau, d'art, *a fortiori* d'artiste sont *impossibles* dans le monde navajo. Les peintures de sable constituent une étape, une composante d'un processus thérapeutique comprenant également des chants, des prières, des danses. La vision du monde navajo vise l'harmonie, l'état d'*hozho* : pour guérir une personne, il faut, grâce à diverses démarches et actions, rétablir une harmonie perdue. Harmonie, guérison, beauté, spiritualité sont une seule et même idée pour ce monde. Pour les Navajos, il n'y a pas l'art, la religion, la médecine : ce sont des notions *impossibles*, car indissociables.

Notre monde étant notre point aveugle, comme nous ne pouvons le voir que par différence, il faut le comparer - le " contraster " - à d'autres

monde. Au monde navajo par exemple. La petite expérience évoquée révèle une caractéristique majeure de notre vision du monde : pour l'homme moderne, il est totalement *impossible* de ne pas distinguer l'art, la médecine, la religion, la politique, l'économie, etc. Quel que soit le monde qu'il regarde, il ne peut pas ne pas y voir - y trouver - de l'art, de la religion, de la médecine, de l'économie, etc. Bien entendu, il est convaincu que, grâce à sa grille d'analyse qui " saucissonne " le monde, il voit le monde mieux, il le perçoit plus intelligemment que les humains concernés. Ainsi donc, voir le monde de manière moderne consiste à le diviser, le morceler, le fragmenter, le dissoudre.

### **Quelle est la relation entre la carte et le territoire ?**

Tout ceci oblige à interroger les notions de monde et de vision du monde. Le questionnement débouche sur un débat d'ordre philosophique concernant la réalité.

L'approche traditionnelle - que l'on peut qualifier de "réaliste" au sens épistémologique du terme - affirme que le monde est une réalité, c'est-à-dire une contrainte extérieure. Selon cette conception, une vision du monde est une représentation, une image, une perception de la réalité du monde. L'on peut dire que le monde est le territoire, la vision du monde la carte (celle-ci constitue une représentation plus ou moins précise et fidèle du territoire). Cette approche dira par exemple que si les Navajos ne voient pas d'art, de médecine, de religion, c'est parce qu'ils vivent dans un monde dans lequel ces réalités ne se sont pas encore suffisamment développées, donc différenciées, donc perceptibles. Notre monde ne s'auto-qualifie-t-il pas de "développé" ? L'homme moderne est foncièrement réaliste. Réalité et vérité ne sont-ils pas synonymes pour lui ? C'est parce qu'il est réaliste qu'il se sent prisonnier de la réalité du monde, de la réalité économique, de la réalité technologique en particulier.

L'approche "constructiviste" postule que ce que nous appelons réalité n'est pas une contrainte extérieure. Emmanuel Kant n'a-t-il pas soutenu que le temps et l'espace sont des créations de l'esprit humain ? La neurophysiologie ne nous apprend-elle pas que les yeux ne voient pas, que c'est le cerveau qui construit la réalité <sup>4</sup> ? Les relations entre monde et vision du monde peuvent et doivent être inversées : le monde n'est pas une réalité (une contrainte extérieure), il est créé - construit - par notre vision du monde. On ne peut pas dissocier monde et vision du monde : le monde est vision du monde, un monde est une vision du monde. La carte crée le territoire, elle est le territoire. Cette approche dira qu'étant donné leur vision du monde, pour les Navajos, il ne peut pas y avoir d'art, de médecine, de

religion dans le monde. Le monde navajo est la vision navajo du monde, le monde moderne est la vision moderne du monde.

Une vision du monde est un ensemble de représentations et de valeurs, disent, en substance, les théories traditionnelles. Rompant avec ce langage psychosociologique réflexe, nous proposons l'idée qu'une vision du monde est une configuration de *possibles* et *impossibles*. Dit autrement, notre monde est nos *possibles* et *impossibles*.

L'homme moderne est prisonnier, non pas d'une quelconque réalité (économique, technologique,...) sinon de sa vision du monde, plus précisément de ses *possibles* et *impossibles* qu'il ne voit pas. Telle est notre hypothèse générale.

### **Pourquoi sommes-nous si esclaves de la réalité économique ?**

Dans le cadre de sa vision fragmentée du monde, l'homme moderne fait de l'économie la réalité fondamentale du monde (le fondement du pouvoir en particulier). Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler que cette évidence est partagée aussi bien par le libéralisme que par le marxisme. Dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Adam Smith, affirme que l'égoïsme (la recherche de l'intérêt personnel) mène le monde. Karl Marx soutient que les superstructures d'une société (le système politique, la justice, la religion, les idées et croyances) sont déterminées par l'infrastructure (l'organisation économique). Ceux qui, aujourd'hui, critiquent la réalité économique (en préconisant des mesures de contrôle et de régulation, en demandant que l'économie soit considérée comme un moyen et non une fin) se rendent-ils compte que leurs critiques justifient et renforcent l'idée de "réalité économique" ? D'où, une question qui peut surprendre puisqu'il s'agit d'interroger une évidence majeure de l'homme moderne : quelle est la réalité de la "réalité économique" ?

Comme le montrent en particulier les travaux de Karl Polanyi,<sup>5</sup> l'idée d'économie telle que nous l'entendons - qui nous paraît si évidente et naturelle - est une invention européenne récente. Il faut attendre le 18ème siècle pour que l'idée qu'il existe un domaine d'activité particulier appelé économie, gagne les esprits. C'est, il y a moins de trois siècles seulement, que des humains ont commencé à se convaincre qu'il existe "quelque chose", une réalité régie par des lois particulières, qu'ils ont baptisée économie. Leur imagination a créé une réalité autonome, indépendante de la religion, de la politique, de la morale. N'est-ce pas, d'abord et surtout, de cette création de l'imaginaire européen dont nous sommes le plus prisonniers aujourd'hui ? N'est-ce pas cette croyance en l'existence d'une

réalité économique qui ferme le plus notre destin ?

Il existe deux interprétations antinomiques de ce fait historique. Selon le point de vue réaliste - qui a pour lui la force de l'évidence aux yeux de l'homme moderne - l'apparition de l'idée d'économie puis sa montée en puissance dans les esprits jusqu'à nos jours témoignent du développement d'une réalité (la réalité économique). L'approche constructiviste inverse la relation entre la réalité économique et l'idée d'économie. Parmi les rares historiens, ethnologues, économistes qui - ayant réussi à se libérer de la vision moderne du monde - soutiennent que c'est l'invention de l'idée d'économie qui a créé la réalité économique, il y a en particulier Louis Dumont : “ *Il devrait être évident qu'il n'y a rien qui ressemble à une économie dans la réalité extérieure, jusqu'au moment où nous construisons un tel objet (...) Etant donné la primauté de la vue économique dans le monde moderne, il est naturel de supposer que cette vue doit être profondément enracinée dans la constitution mentale de l'homme moderne (...). Nous trouverons que la façon dont la réalité réputée externe, objective, appelée l'économie est construite est commandée par les contraintes internes à l'idéologie générale.*”<sup>6</sup> Dumont renverse la relation établie par Marx : c'est l'idéologie économique, une invention de l'homme moderne, qui construit la réalité économique. N'est-il pas grand temps que nous nous rendions compte que la réalité économique n'est pas une réalité, c'est-à-dire une contrainte extérieure qui s'impose aux humains ? C'est ici que le débat sur les relations entre monde et vision du monde s'avère essentiel : ce que nous appelons réalité économique est une composante majeure de la vision du monde qui crée notre monde. En modifiant radicalement notre manière de voir notre monde, ce renversement de perspective ne nous libère-t-il pas ?

### **Une machine à “ insatisfaire ”**

Quels sont les *possibles* et *impossibles* par lesquels l'homme moderne s'asservit à ce qu'il appelle la réalité économique?

Les éléments de réponse que nous présentons procèdent d'un travail de recherche ayant consisté à “contraster” notre monde à des mondes lointains décrits par les ethnologues. Par exemple, les études de Marshall Sahlins<sup>7</sup> révèlent un fait déconcertant, insupportable pour l'homme moderne : le monde paléolithique était un monde a-économique, mais un monde d'abondance et de loisirs. Les humains de l'âge de pierre que nous nous représentons comme des êtres plus proches de la condition animale que de la civilisation, avaient inventé un monde contre le travail, qui pourtant

satisfaisait leurs besoins et dont les ressources étaient illimitées. On s'organisait pour travailler le moins possible, on mangeait à sa faim, on était matériellement satisfait (on se contentait de très peu par rapport à nous), la nature (en termes de chasse et de cueillette notamment) était inépuisable. Qu'est-ce qui ressort d'une comparaison entre ce monde (qu'il n'est évidemment pas question de prendre pour modèle) et le nôtre ?

Il est *impossible* pour l'homme moderne d'être matériellement satisfait. Imaginons que, soudainement, nous soyons pleinement satisfaits au plan matériel. Que se passerait-il ? Notre monde ne s'écroulerait-il pas comme un château de cartes ? Dans notre vision du monde, la base de notre monde est l'économie, donc l'entreprise que l'on présente habituellement comme une machine à produire des biens et des services pour satisfaire les besoins. L'entreprise n'est-elle pas, au contraire, une ingénieuse machinerie à produire de l'insatisfaction ? Si l'entreprise satisfaisait les besoins matériels de notre monde, l'économie ne s'arrêterait-elle pas ? Les besoins de l'homme paléolithique sont limités et fixes. Pour l'homme moderne, il est *impossible* que les besoins des humains ne soient pas en constante évolution et illimités. Il est *impossible* pour lui que les ressources ne soient pas limitées. Y a-t-il de l'économie sans ces trois *impossibles* complémentaires créés par l'imaginaire moderne ?

Ainsi donc, nous sommes prisonniers, non pas d'une soi-disante logique économique, sinon de la logique notamment de trois de nos *impossibles* élémentaires et massifs. Mieux voir nos *possibles* et *impossibles*, n'est-ce pas augmenter notre liberté ?

### **Le cynisme de la complexité du monde**

Pour l'homme moderne, le monde moderne est complexe. Ne faut-il pas interroger le succès et l'évidence de l'idée de complexité ? Par exemple, est-il sérieux de mettre sur le même plan la thèse scientifique de la complexification de la matière élaborée par l'astrophysique dans le cadre de la théorie dite du big bang et le discours ambiant tout fait sur la complexité économique, technologique, culturelle, politique du monde contemporain ?

Le monde est complexe : cette proposition est ambiguë. La complexité est-elle dans le monde ou dans notre vision du monde ? Notre hypothèse "constructiviste" est que l'apparente complexité du monde est surtout produite par la fragmentation du monde induite par la vision moderne du monde : voir et distinguer le politique, l'économique, le religieux, l'éthique, etc. n'est-ce pas complexifier le monde ? Mais, étant réaliste, l'homme moderne s'est convaincu que c'est la réalité économique, la réalité technologique, la réalité politique qui sont complexes ; que la

complexité du monde est une contrainte extérieure. Croire que le monde est complexe, n'est-ce pas décider qu'il est *impossible* de le maîtriser et, *a fortiori*, de le changer ? L'*impossible* que véhicule le discours cultivé sur la complexité du monde, n'est-il pas la justification la plus sophistiquée et la plus perverse qui soit de l'acceptation de l'inacceptable sur terre ? L'argument de la complexité n'alimente-t-il pas le cynisme moderne le moins visible, mais le plus pernicieux ?

Pour changer le monde, il faut croire et décider qu'il est simple. Ce qui suppose des convictions fortes. Leur attachement au discours réaliste de la complexité du monde ne témoigne-t-il pas d'un déficit alarmant de convictions des élites politiques, économiques et intellectuelles qui gouvernent le monde ?

### **Une vision infantilisante du monde**

Les études de Jean Piaget<sup>8</sup> montrent qu'au départ l'enfant confond la réalité, la nécessité et le *possible* : ce qu'il voit et entend est - pour lui - la réalité, une nécessité, le seul *possible* ; il n'arrive pas à imaginer qu'autre chose que ce qu'il vit pourrait survenir. C'est seulement à partir de l'âge de douze ans qu'il atteint le stade d'intelligence caractéristique de l'humain : dissociant de manière forte le réel, le *possible* et le nécessaire - devenu un animal essentiellement " imagineur " - il pense le réel comme la réalisation d'un *possible* parmi d'autres. Dit autrement, plus l'enfant est petit, plus il est réaliste, plus il s'invente des pseudo nécessités, moins il arrive à se créer du *possible*.

Dire, croire que ce qu'on appelle la mondialisation est une réalité, une nécessité, que c'est le seul *possible*, c'est donc penser (voir le monde) comme un enfant de quelques mois. C'est infantiliser les autres, c'est s'infantiliser soi-même.

Qui suis-je ? Je suis mes *possibles*, mes *impossibles*. Qui sommes-nous ? Nous sommes nos *possibles*, nos *impossibles*. La théorie des *possibles-impossibles* brise le miroir dans lequel l'homme moderne se contemple. Elle nous renvoie, personnellement et collectivement, à notre liberté et à notre responsabilité.

*Andreu Sole est sociologue et professeur à HEC.*

### **Notes et bibliographie**

- 1 Nous nous référons à la célèbre expression forgée par Etienne de La Boétie.
- 2 Nos travaux de recherche sont exposés dans un livre provisoirement intitulé *La Contingence des mondes* devant paraître, fin 2000, aux Editions du Rocher.
- 3 Nous empruntons ce terme à Paul Valéry.
- 4 Francisco Varela, *Autonomie et connaissance*, Seuil, 1989
- 5 Karl Polanyi, *La grande transformation*, Gallimard, 1983
- 6 Louis Dumont, *Homo aequalis*, Gallimard, 1985, page 34
- 7 Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, Galimard, 1976
- 8 Jean Piaget, *Le possible et le nécessaire*, 2 tomes, PUF, 1981, 1983